

**"Silenzio", on est tourneboulé  
di Colette Godard (Liberation, 10/07/2002)**

Devant le mur austère d'une cour de lycée, Pippo Delbono raconte la désolation qui, en 1968, s'est abattue sur la ville de Gibellina, détruite par un tremblement de terre. Il dit cet instant où tout s'arrête. Silence de mort, inaccepté, bientôt débordé par les paroles, les cris, les chants siciliens ou les tubes de l'époque qui, tout au long de la représentation, entre les rugissements de la terre en colère, ponctuent < la lutte de toute une vie anéantie en une heure >. Tout est bon pour Pippo Delbono, même les chansons mièvres, dès lors qu'il s'agit de mots d'amour. Avec lui, rien n'est jamais d'un seul trait. Il parle du fond de la nuit, mène le jeu et les personnages, le fait surgir lorsqu'à elle seules, les paroles ne suffisent plus à traduire le désarroi. Les danses, larmes, fantasmes, blagues, plaintes, révoltes, tout se percute, fait naître d'étranges étincelles désordonnées.

Le désarroi ne fait pas long feu, le théâtre intervient par sketches, prend les clichés siciliens à bras le corps : dîner haute société présidé par un évêque, avec discours muets mais gesticulés. Mafieux en lunettes noires marchant à genoux pour se trouver à l'hauter de Bobo, l'homme rêtreeci des Barboni - la drôle de troupe rassemblée par Pippo Delbono, puis guignolesque match de boxe arbitré par un clown blafard, presque déjà un fantôme. Pippo Delbono ne court pas après la virtuosité, ignore le virtuel. Il fait agir les corps vivants de ses acteurs tels qu'ils sont, se voient, voudraient se voir. Natu, ambiguës, ce sont des êtres formidablement authentiques, qui maîtrisent les lois rudes du théâtre forain, du music-hall, des défilés de carnaval-cache-misère.

Arrivent des minijupes, un Elvis Presley à banane, des majorettes dans d'in vraisemblables robes bariolées. Evocation soudaine d'une années 60, d'avant le tremblement de terre. Arrivent une vierge en blanc montée sur échasses, la fanfare endimanchée en noir, les lampions de la tradition. Arrive ce qui a survécu, emballant un bizarre sentiment, comme un trop-plein d'émotions sans rapport immédiat avec ce qui se passe sur scène, sinon que, sans doute cela touche à vif quelque chose de la mémoire.

Entre les arbres, sur l'espace déserté, s'assoit la jeune fille aux rêves de midinette, chantonnant pour elle seule, rejointe par le petit homme au sourire magique, Bobo, qui la console avec de gestes doux, avant de s'en aller avec elle, magnifique, tel Charlot à la fin des Temps modernes, sur une route qui mène on ne sait où.